

Jean-Paul DOMINICI

***Une vie comme une
autre dans la seconde
moitié du XXème siècle***

éditions Les trois clefs

collection Itinéraires

publié via Bookelis

photo de couverture : La gare TGV d'Avignon, par
Guy_Dugas

Sommaire

I La Tunisie.....	3
II Avignon.....	9
III L'adolescence.....	16
IV Je suis un adulte, maintenant !.....	30
V Professeur de yoga.....	36
VI La Faculté de géographie d'Avignon.....	40
VII Rennes.....	42
VIII Paris !.....	46
IX 2iDS.....	74
X La retraite.....	94
XI Extraits du journal de ma mère.....	99
XII Et aujourd'hui, en janvier 2018, qu'en est-il ?.....	117
XIII Epilogue.....	119
ANNEXE PHOTOS.....	121

I La Tunisie

Je suis né dans ce beau pays, la Tunisie, à l'hôpital de Ferryville, plus précisément, le 3 juin 1950, soit exactement au milieu du siècle ! Ne perdez pas votre temps à chercher cette localité sur un atlas, car elle s'appelle aujourd'hui Menzel Bourguiba ! Mon père était ouvrier pâtissier, tandis que ma mère était vendeuse dans la même pâtisserie, soit chez Christin, à Bizerte, C'est ce brave homme qui sera leur témoin de mariage. Ils se sont mariés le 7 juin 1949, à Bizerte. Nous étions juste après la guerre, donc. Cette guerre que ma mère avait traversée fort agréablement, réfugiée chez son prospère oncle Louis Magne, un ancien officier de marine qui vivait dans une certaine opulence avec son épouse malade, la sœur de sa mère. L'oncle était en effet propriétaire de plusieurs appartements dont il encaissait les loyers, ainsi que d'une maison dans la montagne de Collobrières et d'un cabanon au Lavandou.

Mais mes vieux vivaient dans une seule pièce, rue de Savoie, quand je suis né. Mon père, Louis, est venu au monde en Tunisie, à Ferryville lui aussi, le 19 juin 1924, ou à peu près, puisque sa naissance n'a été déclarée que des années plus tard, vers l'âge de six ou sept ans, à l'occasion de la naturalisation française de mon grand-père, qui était Italien, certainement originaire de la région des Pouilles. Mais il ne fut peut-être pas le père biologique de mon père Louis, qui était plus probablement le fils de l'ancien compagnon de ma grand-mère, soit un beau footballeur espagnol. Je dis ceci en me basant sur les confidences que fit un soir ma grand-mère à ma mère. Quant à ma mère, Josette, elle est née à Toulon le 23 octobre 1926. Elle a vécu pendant toute la guerre à Toulon, chez son oncle Louis Magne, qui était son parrain. Elle est partie en Tunisie dès la fin des hostilités pour rejoindre ses parents. Son père, Guillaume, était deuxième maître portuaire

dans la marine française, basé à Bizerte. Il est né à Saint-Marc, quartier Saint-Paul, dans le Finistère, le 10 septembre 1899. Cette commune est aujourd'hui un quartier de Brest. Son père Paul était boulanger, sa femme s'appelait Marie-Anne Simon. Ma mère a rencontré mon père à la pâtisserie où ils travaillaient et ils se sont rapidement mariés. Je ne pense pas quelle était amoureuse de mon père, mais lui l'était sans aucun doute. Elle n'était pas satisfaite du métier contraignant exercé par son époux, aussi l'a-t-elle poussé à s'engager dans l'armée de terre. N'ayant aucune instruction, car il n'est jamais allé à l'école, il finira avec le très modeste grade de caporal chef, et ne sera promu sergent que quelques mois seulement avant son départ à la retraite. Un cadeau de son colonel qui devait lui permettre de percevoir une pension, toujours modeste, mais néanmoins un peu plus confortable.

Nous habitons dans un bien agréable petit ensemble militaire, le Camp Fourquet, situé à quelques kilomètres de Bizerte, sur la route de Tunis. Il y avait là quelques maisons entourées d'une palissade en béton blanc, avec quelques pins et des petits jardins. Je me souviens que le soir, avec une lampe de poche, nous allions avec mon père faire des cartons à la carabine à plombs sur les moineaux perchés sur les chevrons, sous les toits. Nous nous régaliions alors de leurs petites carcasses rosées rôties au four. Le dimanche nous prenions souvent le caricola, cette calèche à cheval qui faisait office de taxi, pour aller manger chez mon grand-père et ma grand-mère maternels. Ils possédaient une vraie merveille, un tourne-disque à manivelle à la peau noire joliment veloutée. J'ai un souvenir extraordinairement puissant de la musique passionnée de l'opéra «Paillasse», et de la beuglante des chanteurs, que j'écoutais très souvent. Eh oui, j'étais déjà un passionné de musique, à cette époque ! Mon grand-père Guillaume nous appelait à table par un tonitruant « A cheval ! », quand ce n'était pas « A cavalescado ! » un appel qui résonne encore agréablement à mes oreilles, plus de

soixante années plus tard ! A cette époque seul mon frère Michel était né, André arrivera plus tard, en décembre 1956.

J'allais à l'école dans le camp. C'était une classe à plusieurs niveaux. Mon grand plaisir était d'écouter les leçons des classes supérieures.

J'allais souvent à la caserne, où j'étais émerveillé par les gros hélicoptères «Sikorsky» et par les énormes camions «Pacific» entre lesquels j'adorais me faufiler.

Puis ce fut le drame, mon père fut envoyé faire la guerre en Indochine ! Il en reviendra avec un sérieux penchant pour la bière blonde, ainsi qu'avec une solide détestation des autochtones, ces «Niakoués» qui leur avaient mené la vie dure, ainsi qu'avec de bonnes connaissances en mécanique qui feront de lui, bien plus tard, un instructeur, mais certainement pas un champion de l'orthographe. Car le pauvre homme, qui n'avait jamais mis les pieds dans une école, était quasiment illettré ! Voyez donc : pour lui le point mort haut, dans un moteur, c'était tout simplement le point Moreau, comme je pus le constater avec effarement en lisant un de ses corrigés d'exercices.

Nous avons là-bas une employée de maison, que nous appelions « la fatma », cette femme de ménage qui nous apparaissait toujours ensevelie sous ses épais voiles écrus.

Un jour l'instituteur nous a emmenés, mon frère et moi, en 4 chevaux Renault visiter ce que l'on appelait le volcan. Je vomis dans la voiture et éprouvais à cette occasion la première grande honte de ma jeune vie.

Quelques années plus tard mes grands-parents sont rentrés en France, et un jour de 1957 ma mère m'annonça qu'elle devait partir voir mon grand-père, qui était, m'a-t-elle dit, très malade. Ils habitaient à Veaugues, près de Bourges. Je fis bien

sûr de nombreuses prières au petit Jésus en vue de faciliter son rétablissement car je l'aimais vraiment beaucoup. Je n'apprendrai que des années plus tard qu'il s'était en fait suicidé en se tirant une balle dans la tête, le 8 décembre 1957.

A propos de ses parents, ma mère m'avait raconté que son père, ayant décidé , abomination suprême, d'épouser une fille de «l'autre mer», à savoir d'Audierne, dans le Finistère sud, alors que sa famille était du Finistère nord, ses parents étant boulangers à Lampaul-Plouarzel, une commune littorale située près de Brest ; sa mère lui dit ainsi un jour : «si tu épouses cette fille de l'autre mer, mon fils, ce sera le déshonneur pour nous, alors je te chasserai, je te maudirai et je te déshériterai ! ». Ce qu'elle fit, en léguant allègrement tous ses biens à l'église. Ils partirent tous les deux penauds pour Toulon où ils se marièrent le 13 Août 1925. Ma grand-mère s'appelait Joséphine Madeleine Hascoët et elle est née le 1^{er} février 1901. Jusqu'où la haine de « l'étranger» ne va-t-elle pas se nicher, dites-moi ? Oser épouser une fille de l'autre mer !

Bien des années plus tard, alors que j'habiterai en Bretagne, je ferai un pèlerinage pour admirer et contempler avec émotion mon lointain héritage, soit les superbes saints en bois polychrome offerts par mon arrière grand-mère, et qui sont toujours là, bien présents, ainsi que j'ai pu le constater de mes yeux, dans cette modeste église de campagne !

Je voyais peu mes grands-parents paternels, Antoine Dominici et sa femme Anne, qui était devenue sa grosse dondon, née Langelotti. Je voyais aussi rarement les frères de mon père. Pierrot avait épousé Vincente, ils vivront plus tard à Marseille. Philomène avait épousé Conception, dite Conchette ; eux iront s'installer à Ajaccio. Sauveur avait épousé Georgette, il sera plus tard plombier zingueur à Fréjus, Angelo était le plus jeune vivant. Je ne connus pas « le « pauvre Gaspard » qui a eu le malheur de sauter sur une mine pendant la guerre

d'Algérie. Je voyais parfois le frère de ma mère, mon oncle Guy, qui était mon parrain. Je me souviens qu'un jour il m'offrit une petite voiture jouet, ce qui m'avait fait un immense plaisir.

Un des rares souvenirs que j'ai de la famille de mon père à cette époque est un repas, qui fut organisé par une de mes tantes Italiennes. Elle avait fait cuire les pâtes pour la nombreuse famiglia dans une lessiveuse, ce qui scandalisa ma mère, au point qu'elle évoquera cet épisode, pourtant sympathique, mais qu'elle avait considéré alors comme une sorte de crime de lèse-majesté envers la grande dame qu'elle pensait être, et ce pendant de longues années. Car elle avait la rancune tenace, ma mère !

En jouant entre les maisons du camp, je fis un jour la rencontre d'un nid de guêpes, qui me couvrirent le visage de douloureuses piqûres, ce qui nécessita de faire venir le médecin militaire.

Nous allions parfois à la plage du Ramel, et une fois nous sommes allés pêcher dans le canal de Bizerte, où je fus très fier de sortir de la mer une belle rascasse rouge vif, petite, peut-être, mais énorme, à mes yeux d'enfant !

Mon goût pour la lecture est né à cette époque. J'avais reçu des Tintin, « Objectif lune » et « On a marché sur la lune » lors d'une distribution des prix à l'école, dont j'étais plutôt un bon élève.

Je me souviens encore de mon amour de l'époque, que je n'ai jamais oubliée, la petite Luce Roubaud, fille d'un instituteur, que j'ai cherchée sans succès sur Internet, ainsi que d'un épisode plutôt traumatisant que j'ai vécu en allant à l'école quand un petit Tunisien m'a effrayé en me menaçant avec un gros couteau. C'était le début des fameux « événements » qui

devaient aboutir à l'indépendance du pays, qu'Habib Bourguiba obtiendra le 20 mars 1956.

Il proclamera alors la République, dont il deviendra le premier président le 25 juillet 1957.

Nous quittâmes la Tunisie en 1959 à bord d'un avion, un Breguet deux ponts, pour aller nous installer à Avignon, où mon père avait été muté.

Dans l'ensemble, je peux dire ma prime jeunesse fut une période plutôt positive et heureuse.

II Avignon

Nous avons donc quitté la Tunisie le 11 Mars 1959 pour cette grande aventure, la première de mon existence. Arrivés à Avignon, nous fûmes logés dans un petit hôtel de la place du palais des papes. Nous allions manger le midi dans un restaurant familial de la place des Corps Saints. A table je lisais avec gourmandise les aventures de mon héros préféré de l'époque, Jim Taureau, l'homme au maillot rayé.

Au bout de quelques mois nous aménageâmes dans le modeste F3 HLM qui nous avait été attribué dans le quartier Saint-Ruf sud, bâtiment A, escalier B, au 4eme étage sans ascenseur. Ma mère détestait cet escalier qu'elle devait arpenter avec son panier plein de victuailles pour nourrir une famille de six personnes.

Car le 13 Juin 1959 naquit ma petite sœur Isabelle.

J'allais au catéchisme le jeudi, et à la messe le dimanche, avec mon frère Michel. Les piécettes destinées à la quête disparaissaient systématiquement dans la caisse d'un commerçant situé sur le trajet où nous achetions des pétards, et plus tard des articles de pêche.

Je fis ma communion solennelle. Quelques années plus tard, je fus embauché par le curé pour encadrer les groupes de petits du catéchisme. Ce fut au grand désespoir de ma mère, une femme qui avait été trop gâtée dans sa jeunesse, et était ainsi facilement catastrophée, qui me vit déjà entrer dans les ordres !

Mais je réglerai bien vite la question de Dieu à l'adolescence, en devenant un agnostique confirmé.

Je me souviens comme si c'était hier du 2 décembre 1959 ! Car ce fut ce jour-là que se produisit la terrible catastrophe de Malpasset ! Nous n'avions pas encore la télévision à cette époque, nous suivîmes donc cet événement, pendus à notre vieux poste de radio, un magnifique super hétérodyne à lampes. Nous n'aurons un transistor que des années plus tard.

Cette catastrophe nous concerna intimement car mon oncle Joseph habitait Fréjus, ainsi que mes grands-parents paternels Antoine et Anna !

Dans la nuit la voûte du barrage avait cédé, après de violentes précipitations, et une vague de 40 mètres emporta tout sur son passage jusqu'à Fréjus, faisant plus de 400 morts !

Cette catastrophe fut vraiment exceptionnelle, car la solidité de l'ouvrage ne fut pas mise en cause. Ce sont des failles indécélables dans la roche support qui ont joué au moment de la mise en eau et le barrage qui s'est ouvert dans la nuit comme un livre, pivotant sur son côté droit.

Cette retenue devait assurer l'alimentation en eau de l'agglomération de Fréjus-Saint-Raphaël, dans le département du Var, ainsi que des communes environnantes et de leur plaine agricole. Le 2 décembre 1959, soit cinq ans après la fin de sa construction, sa rupture provoqua le déferlement instantané d'une cinquantaine de millions de mètres cubes d'eau issus de son lac de retenue, qui était en crue à cause d'une période intense de précipitations. Cette catastrophe fit 423 victimes et des dégâts matériels considérables, car routes, voies ferrées, fermes et immeubles furent détruits. Il s'agit d'une des plus importantes catastrophes civiles françaises du [XX^e](#) siècle.

Plus tard mes parents feront l'acquisition de notre première télé, ce qui se révélera être une source de crises de nerfs pour mon père, car bien entendu, nous n'avions pas un sou vaillant,

et c'est ainsi que l'objet de nos désirs nous fut livré avec un minuteur, afin d'en payer les premières mensualités. Minuteur que l'on devait réactiver régulièrement avec des pièces de un franc. Comme on peut s'en douter, notre téléviseur s'arrêtait toujours au mauvais moment pour réclamer sa pièce, notamment pendant les matchs de catch, dont nous raffolions tous ! Ainsi,, je me souviendrai toujours des spectaculaires affrontements entre l'Ange blanc et le méchant, le céléberrissime Bourreau de Béthune, porteur de sa sempiternelle cagoule rouge, l'ancien haltérophile Jacques Ducrez pour l'état civil, qui décédera d'un cancer des os le 8 octobre 2009.

Je fus inscrit à l'école primaire Jean Henri Fabre, qui était toute proche de mon HLM, puisqu'elle se trouvait sous les fenêtres de ma chambre.

Je me fis vite de nombreux copains, mais aussi un inexplicable ennemi. Ce vilain s'appelait Mandeville, j'ai complètement oublié son prénom. Mon père, qui était un gentil, mais aussi un bagarreur notoire, m'enjoignit régulièrement de lui casser la figure, mais, à son grand désespoir, je préfèrerai me montrer plutôt pacifique. C'est à ce moment que je fis la connaissance de Serge Hebrail, qui devrait encore, 60 ans plus tard, être mon meilleur ami, s'il n'avait pas inexplicablement, me semble-t-il, fondu un plomb, allant jusqu'à ne plus se souvenir de moi, puisque dans le dernier mail que j'ai reçu de lui il me demande pour quelle raison j'ai affirmé à une de nos connaissances communes être son ami. Voici un court extrait de ce mail : « Mon vieil ami Jean-Paul, qui désespère de ne plus recevoir de mes nouvelles !

Comme tu te fais tout doux comme un agneau, quand tu n'as pas ce que tu veux. Mais l'agneau se change vite en grand méchant loup, aussi je fais gaffe...

Quant à ton comportement vis à vis de Rémy et de l'association Tôtout'Arts, je l'ai trouvé tout à fait indécent : en te présentant comme un vieil ami ! » Il est vrai que pour ma part cela faisait plusieurs décennies que je considérais que Serge était mon indéfectible meilleur ami.

Qui a dit que « la vieillesse est un naufrage » ? C'est le général De Gaulle, il me semble, à propos du maréchal Pétain ! Et il semble, hélas, que certaines personnes n'attendent pas d'être parvenues à un âge canonique pour sombrer corps et biens ! Comme son père est décédé de la maladie d'Alzheimer, je ne peux pas m'empêcher de me poser des questions au sujet de son état de santé.

J'aimais bien mon instituteur, Monsieur Dufay. Il avait eu la bonne idée d'installer une petite bibliothèque dans la classe, un équipement intelligent dont je fis bien entendu largement usage ! Car j'étais convaincu des bienfaits de l'instruction, et c'est pour cette raison que j'essayai de faire lire quelques ouvrages à mon père, mais il s'était révélé vigoureusement allergique à cette activité, lui qui ne rêvait apparemment que plaies et bosses. Pour me calmer, ou pour m'amadouer, il me disait bien : « Oui, je sais que tu as raison, je vais commencer à m'instruire », mais bien sûr il n'en fit jamais rien.

Mon père était par contre un excellent pâtissier, passionné par son premier métier, aussi je conserve un souvenir alléché des Noëls, à l'occasion desquels mon paternel ne manquait jamais de préparer sa fameuse bûche à la crème au beurre, sur la base d'un biscuit roulé imprégné de rhum et de confiture. Elle était amoureusement, et copieusement, garnie de sa crème à la vanille et de crème au chocolat, ainsi que de délicates petites fleurs roses et de petites feuilles vertes. Nous finissions allègrement les bols de crème résiduelle qui subsistaient au frigo et nous en léchions les doigts.

A cette occasion, il faisait aussi cuire une dinde que nous ne mangions, nous les enfants, que le lendemain du réveillon, car ma mère avait décrété qu'il fallait attendre minuit pour dîner, ce jour-là ! Heure à laquelle nous étions bien évidemment tous couchés. Comme vous pouvez vous en rendre compte, elle a toujours eu des idées étranges, ma mère !

La paye de mon père arriva très irrégulièrement, les premières années de notre installation en Avignon. Nous connûmes ainsi une période de disette pendant laquelle nous nous nourrissions essentiellement de rations de l'armée, que mon père ramenait de la caserne. Ce fut l'époque du corned beef et des sodas en poudre, et surtout des inoubliables pois au lard, ces petits cubes verts enveloppés de papier alu que l'on mettait à dissoudre dans de l'eau chaude avant d'y tremper notre pain.

Je ne sais plus par quel miracle nous avons pu rapatrier de Tunisie notre voiture, une Juva 4 Renault qui bénéficiait d'un moteur refait, et que mon père entretenait à sa façon, avec moult fil de fer. Néanmoins elle nous servit pour nous offrir quelques escapades, notamment jusqu'à Toulon, pour rendre visite à l'oncle et à la tante Magne de ma mère. A l'occasion d'une de ces visites la tante, une vieille dame maigrelette habillée de noir et visiblement très fatiguée, me prit avec une curieuse énergie par le bras pour me dire : « tu sais, mon petit, que ta mère est très méchante ? » Ma mère avait entendu parler d'un lieu appelé Fontaine de Vaucluse, où elle s'imaginait trouver une belle fontaine, et qui est en réalité la source spectaculaire de la Sorgue. Nous allâmes aussi à Marseille, rendre visite à son l'oncle Pierrot et à la tante Vincente. Quant à l'oncle Magne, qui l'avait élevée, et elle nous laissa entendre que c'était un monstre, dont il fallait se méfier, peut-être parce qu'il s'était opposé à sa relation avec un certain Jean-Pierre, un homme marié qu'elle recherchera ensuite, et avec une belle obstination, pendant des années. (Voir les extraits de son journal).

Mes parents s'étaient fait une solide réputation de «gueulards» dans le quartier car on les entendait se disputer sans cesse.

Je me souviens des longues soirées passées derrière la fenêtre de ma chambre à guetter l'arrivée tardive de mon père avec sa Juva, qui avait toujours été victime de quelque panne mystérieuse. Ma mère soupçonnait, peut-être avec raison, qu'il y avait une femme dans sa vie. Je ne le crois pas, mais à mon avis il aurait mieux valu que ce fût vrai, car ma mère, je suis obligé de le dire, n'était pas vraiment drôle, mais alors pas drôle du tout ! Elle me montra un jour des photos qu'il avait ramenées d'Indochine, parmi lesquelles se trouvait celle d'une jeune fille, sans doute une simple employée d'un bar à hôtesse, dont elle soupçonna que c'était sa fille, et que c'était pour elle qu'il lui demandait de l'argent, car c'est elle qui tenait les cordons de la bourse. Cependant le pauvre avait à peine de quoi se payer une bière par semaine, avec les quelques francs qu'elle lui restituait de sa paye, alors de là à entretenir une jeune fille, il y avait plus qu'un monde.

Ma sainte mère, qui allait voir régulièrement des assistantes sociales, pour quémander des «secours», et qui allait aussi dépenser l'argent qu'elle ne possédait pas chez des voyantes. Un jour l'une d'elle lui donna ses numéros de chance, le 4, le 9 et le 12, des chiffres devenus mythiques, au point que mon père les joua assidûment au tiercé tous les dimanches. Même, et cela je peux vous le certifier, pendant les trop nombreuses périodes de vaches maigres, pendant lesquelles le frigo était resté désespérément vide, il alla « faire son 4-9-12 », imperturbablement !

Et cela c'est sans dire qu'il refusa obstinément, pendant tout le temps de notre jeunesse, de nous donner le moindre sou d'argent de poche, même s'il en avait suffisamment pour jouer au tiercé !